

acquitter une dette, et l'on menaçait de faire des frais s'il ne pouvait les donner. Il fit donc appeler le frère économe, et l'engagea à faire quelques démarches pour emprunter cette somme. « Mon Père, lui dit le frère, vous savez que je n'ai rien pu trouver la semaine dernière, et qu'on me fuit lorsqu'on me voit venir : il est tout à fait inutile que j'aille à Saint-Chamond pour cela ; je vous prie de m'en dispenser. » Comme le Père insistait, le frère lui répondit avec un peu d'humeur : « J'irai, si vous le voulez absolument ; mais je vous réponds que je reviendrai les mains vides. » Le Père ne répliqua pas, et comme le moment du paiement approchait, il monte dans sa chambre et se met en prière. Au bout de quelques minutes, on l'appelle au parloir : il s'y rend, et au moment qu'il y'entré, une personne jette sur la table un sac de trois mille francs, en disant : « Voilà, Monsieur, ce que j'ai eu la pensée de vous apporter aujourd'hui. » Le Père l'embrasse avec effusion, en s'écriant : « Que Dieu vous bénisse, mon cher Monsieur ; c'est sa providence qui vous envoie ; j'étais dans un pressant besoin, et vous me rendez un service que je n'oublierai jamais. »

Une autre fois, le frère économe vint le prévenir qu'il n'y avait plus de farine et qu'il fallait penser à en acheter. Le Père, ouvrant son tiroir, lui donna tout l'argent qui était dans la maison dans ce moment. « Mais il n'y a là que pour avoir deux sacs de farine, dit l'économe ; et avec le nombre que nous sommes, nous n'aurons pas de pain pour quinze jours. — Achetez d'abord ces deux sacs, répliqua le Père ; Dieu viendra à notre secours avant qu'ils soient finis. » Dix jours après, l'économe étant revenu pour l'avertir que la farine touchait à sa fin : « Tenez, lui dit le Père, on vient de me donner pour en avoir trente sacs ; j'avais bien raison de vous assurer que Dieu ne nous abandonnerait pas. »

En voyant les développements que prenait son institut, quelqu'un lui dit un jour : « Que de belles choses vous feriez, si vous aviez quelques centaines de mille francs. — Si la

Providence m'envoyait cinquante bons frères, nous en ferions de bien plus belles, répliqua-t-il ; ce n'est pas l'argent qui nous manque, mais les bons sujets. Une communauté est toujours assez riche, lorsqu'elle a de saints religieux : c'est ce que je demande à Dieu tous les jours. Quant aux ressources pécuniaires, je compte sur cette parole de notre divin Sauveur : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* »

Il comptait si peu sur les moyens humains, qu'il doutait du succès d'une affaire, s'il la voyait fortement appuyée par les hommes. Comme beaucoup de personnes s'intéressaient à l'autorisation de son institut, au moment où il partait pour Paris pour suivre cette affaire, il écrivait de Lyon : « Tout paraît bien aller, humainement parlant ; toutefois, je dis plus que jamais : *Nisi Dominus.* Je crains beaucoup que toutes ces ressources ne nuisent un peu aux desseins de la Providence, et que, loin d'aider à notre demande, elles ne contribuent à la faire échouer ; priez donc et faites prier, car c'est de Dieu seul que nous devons tout attendre. »

CHAPITRE QUATRIÈME

Son amour pour la prière. Avec quel soin il forme ses frères à ce saint exercice.

UNE des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, disait l'humble saint François d'Assise, c'est de m'avoir donné l'esprit de prière ; car c'est par la prière que j'ai obtenu toutes les faveurs que la bonté divine m'a départi.

ties. Le Père Champagnat aurait pu en dire autant. Dieu lui avait accordé la grâce insigne de la prière ; et c'est dans ce saint exercice qu'il puisait cette foi vive qui animait toutes ses actions, cette confiance sans bornes qu'il avait en la Providence et par laquelle il obtenait tout. C'est par la prière qu'il est parvenu à un si haut degré de vertu, qu'il a gagné les âmes à Dieu, et qu'il a fondé une œuvre si utile à l'Eglise. La prière était son élément, et il s'y livrait avec tant de facilité et de bonheur, qu'il paraissait qu'elle lui était comme naturelle. Outre les prières de communauté, la sainte messe et l'office de l'église, il consacrait un temps considérable dans des entretiens avec Dieu. C'est pour cela qu'il se levait de grand matin ; car, comme il était très occupé pendant le jour, il était obligé de prendre sur le temps destiné au repos, pour satisfaire sa piété et le besoin qu'il éprouvait de traiter avec Dieu. C'est dans la prière qu'il a conçu et arrêté tous les projets et toutes les œuvres qu'il a faites. C'est par la prière qu'il commençait, qu'il continuait et qu'il terminait tout. « Jamais, disait-il, je n'oserais entreprendre une chose sans l'avoir longtemps recommandée à Dieu ; d'abord, parce qu'il est facile à l'homme de se tromper, et de prendre les vues de son propre esprit et ses illusions pour des projets inspirés de Dieu ; ensuite, parce que nous ne pouvons rien sans le secours et la protection du ciel. » Ce n'était pas seulement dans les choses graves qu'il en agissait ainsi ; il faisait de même dans tout le détail de sa conduite, commençant toujours chacune de ses actions par la prière et les continuant dans l'esprit de prière. De là, ces pieuses et saintes pratiques qu'il a tant recommandées à ses frères et dont il a fait des points de règle, tels que de commencer tous les exercices de la classe par la prière ; de se recommander à Dieu toutes les fois que l'on a à traiter avec une personne, à punir un enfant ou à donner un avis à un frère ; de faire souvent des oraisons jaculatoires, et de les rendre si fréquentes, qu'elles fassent du travail une véritable prière et continuent

ainsi, pendant toute la journée, la méditation du matin. La prière, dans tous les dangers, dans toutes les circonstances fâcheuses, était pour lui un port de salut ; aussi dans la communauté les neuvaines se succédaient rapidement ; et l'une n'était pas finie qu'il avait une raison d'en faire commencer une autre. Il était sans cesse à presser les frères de prier et de prier avec ferveur ; et il comptait avec tant de confiance sur l'effet de la prière, qu'il ne craignait pas de dire dans ces occasions : « Je suis sûr que nous serons exaucés, et que les choses, quoi qu'il arrive, tourneront à notre avantage. »

Bien persuadé que la prière est, pour un religieux le moyen le plus propre pour acquérir les vertus de son état, pour travailler à sa sanctification et à celle des personnes qui lui sont confiées, il voulut que les frères y donnassent un temps considérable et qu'ils eussent un grand nombre d'exercices de piété. Plusieurs personnes n'approuvaient pas qu'il leur imposât l'office de la sainte Vierge, et lui donnaient pour raison : 1^o que l'enseignement étant très pénible, et que les frères devant parler beaucoup en classe, la récitation de cet office finirait par fatiguer leur poitrine et par ruiner leur santé ; 2^o que les frères ne comprenant pas le latin, cette prière leur serait peu utile. « Je suis convaincu, leur répondit le Père, que l'office de la sainte Vierge est une consolation, un soulagement pour les frères, et non une aggravation de leur pénible tâche ; parce qu'ils peuvent le psalmodier d'un ton de voix très modéré et en se promenant ; parce que c'est une satisfaction pour eux de s'unir à tant de congrégations religieuses et à tant de pieux fidèles qui payent ce tribut de louanges à Marie. Quant à l'objection qu'ils ne comprennent pas le latin, cela est vrai ; mais Dieu le comprend, et leur prière ne lui en est pas moins agréable, si l'esprit intérieur et l'intention du cœur l'accompagnent. » On lui représenta aussi que les enfants tiraient peu de fruit du chapelet ; qu'ils répétaient cette prière sans attention, sans comprendre ce qu'ils disaient, et conséquemment que c'était un temps perdu.

« Les enfants, répliqua-t-il, qui criaient *hosanna au fils de David*, comprenaient-ils bien ce qu'ils disaient ? Et pourtant, leur prière fut si agréable à Jésus-Christ qu'il en fit publiquement l'éloge, et qu'il assura que c'est de la bouche des enfants que Dieu reçoit la louange la plus parfaite. Si ces enfants ont moins de dévotion et de ferveur que les grandes personnes, ils ont plus de simplicité et d'innocence, et c'est là ce qui rend leur prière si agréable à Dieu. »

Dans les commencements de l'institut, il avait établi un grand nombre de pratiques de piété qu'il fut pourtant obligé d'abandonner plus tard, du moins en partie, parce qu'elles surchargeaient la communauté et qu'elles ne pouvaient être observées par tous les frères. Telles sont : la pratique de visiter plusieurs fois le jour le Saint Sacrement, ne retenant qu'une seule visite chaque jour ; celle de passer la dernière heure de l'année qui finit et la première de l'année suivante en prière et en méditation ; celle encore de la dévotion des six dimanches en l'honneur de saint Louis de Gonzague ; et enfin plusieurs prières que l'on ajoutait aux exercices ordinaires, ou que chacun devait faire en son particulier.

Il aimait par-dessus tout les prières de l'Eglise et les préférait à toutes les autres ; c'est ce qui le porta à faire les processions des Rogations, à célébrer, selon les rites de l'Eglise, les fêtes supprimées par le concordat de 1801, à chanter les offices de la veille de Noël et de la semaine sainte. Le chant de ces offices tombait presque tout sur lui dans les commencements, parce que les frères, outre qu'ils étaient peu nombreux, étaient peu capables de l'aider ; ce qui ne l'empêchait pas de les chanter en entier et avec autant de solennité que dans les plus grandes églises.

Il recommandait aux frères en toute occasion de prier pour les enfants qui leur sont confiés. « Vous ferez plus de bien, leur disait-il, par la prière que par tout autre moyen. Un frère qui se contente d'instruire ses enfants, ne fait que la moitié de son devoir ; il doit, s'il veut remplir toute sa tâche,

prier continuellement pour eux ; c'est-à-dire, ne jamais se présenter devant Dieu sans les lui avoir recommandés. Qu'il prie surtout pour les plus vicieux, pour ceux qui lui donnent le plus de peine à former à la vertu, pour ceux qui lui semblent avoir de plus grands besoins. Un frère peut n'avoir pas beaucoup de talents naturels pour faire le catéchisme, pour discipliner les enfants et pour les instruire selon qu'il le désire ; mais il peut toujours prier pour eux, et c'est par là qu'il leur sera véritablement utile, et souvent, qu'il prendra autorité sur eux, qu'il gagnera leur confiance et qu'il s'en fera écouter. La raison en est que rien n'est plus propre à rendre docile le cœur des enfants que la prière ; aussi, plusieurs m'ont avoué que depuis qu'ils se sont fait un devoir de beaucoup prier pour leurs enfants, ils en font tout ce qu'ils veulent. » Pour lui, embrassant dans sa charité les besoins de tous les hommes, il demandait sans cesse à Dieu miséricorde pour tous. Il priait pour les pasteurs de l'Eglise, pour la conversion des pécheurs, des infidèles, pour les enfants des écoles et particulièrement pour les membres de sa congrégation. Tous les jours, il consacrait ses frères à la sainte Vierge, et portait sans cesse devant Dieu les besoins de chacun d'eux. « Je porte un tel intérêt à ces bons frères, disait-il confidentiellement à quelqu'un, et je désire avec tant d'ardeur leur salut, que je ne puis me rassasier de prier pour eux, et que je les présente sans cesse à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère. » Comme on lui parlait un jour d'un jeune frère qui avait de grandes tentations : « Oh ! le bon frère, s'écria-t-il, je ne monte jamais à l'autel sans le recommander avec instance aux saints cœurs de Jésus et de Marie. Pauvre frère, que je désire que Dieu le bénisse et le préserve du péché ! Je ne fais pas une prière que je ne sollicite pour lui cette faveur. » Ce qu'il faisait pour ce frère, il le faisait également pour tous ceux qui se trouvaient dans de semblables besoins.

Mais ce qu'il avait le plus à cœur, c'était d'inspirer à ses frères l'amour de la prière, de leur en bien faire comprendre

la nécessité et les avantages, et de les former à ce saint exercice. Dans ses instructions, il revenait sans cesse sur ce sujet qu'il appelait *le point capital*. A son avis, avoir le don d'une solide piété c'est posséder toutes les vertus. Voici comment il développait cette pensée : « Si Dieu vous accorde la grâce de la prière, il vous accorde par là même toutes les vertus, car on peut dire de la piété ce que Salomon disait de la sagesse : Avec elle me sont venus tous les biens. En effet, il n'est pas possible de s'entretenir souvent avec Dieu sans prendre son esprit, sans lui devenir semblable par l'imitation de ses vertus. Aussi, j'ai toujours vu que celui qui avait l'esprit de prière, avait aussi l'esprit d'obéissance, de mortification, de zèle, et qu'il était tout occupé de sa perfection. Les frères pieux sont les colonnes de l'institut, et quels que soient d'ailleurs leurs talents, leur force et leur santé, partout ils se rendent utiles ; parce qu'ils portent partout le bon esprit, et que Dieu bénit tout ce qui leur est confié. Ce n'est pas sans raison que saint Paul dit que la piété est utile à tout ; la piété ne donne pas seulement les vertus, elle donne aussi le succès dans les affaires temporelles. Si Dieu bénit l'institut, nous le devons à tels et tels frères que l'on croit peut-être inutiles, parce qu'ils ont peu de talents ou parce qu'ils sont malades ; mais qui sont extrêmement chers à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, à cause de leur solide piété. Au contraire, un frère qui manque de piété, ne fait rien de bon, ni pour lui ni pour les autres ; il est impuissant à faire le bien, parce qu'il n'a pas les moyens nécessaires pour l'opérer, qui sont la prière et l'union avec Dieu. Bien plus, une longue expérience m'a appris qu'un frère sans piété est un homme de rien ; nulle part il n'est à sa place, il est un embarras pour tout le monde. Ce langage paraît vous étonner ; la chose est pourtant facile à comprendre. Sans piété, il n'est pas possible d'aimer sa vocation et d'être dévoué à son emploi ; sans piété, il n'y a pas de vertu. Or, un homme qui n'a pas de vertu, qui s'acquitte mal de son emploi, qui le

remplit par des motifs humains, et qui ne se plaît pas dans son état, ne peut être qu'un fardeau pour ses confrères. Loin de leur être utile, il leur est nuisible, et paralyse les efforts qu'ils font pour le bien. »

Rien n'affligeait tant le pieux fondateur que de voir quelques frères manquer facilement les exercices de communauté, et il regardait cette faute comme une des plus dangereuses. Voici comment il s'en exprimait dans une instruction : « Comment pouvez-vous être contents, comment pouvez-vous avoir la paix, quand vous avez laissé vos exercices de piété ? Ne savez-vous pas que la méditation, la sainte messe, l'office, le chapelet, la lecture spirituelle sont la consolation des bons religieux, et qu'il n'est pas possible d'être heureux en communauté si on les néglige ? L'expérience ne vous a-t-elle pas appris que la négligence de la prière a toujours précédé vos lourdes chutes, et que les jours où vous vous acquittez mal de vos exercices, sont remplis de fautes ? Tenez pour certain que le piège le plus funeste que le démon puisse tendre aux âmes pour les perdre, c'est de les détourner de la prière ; car l'abandon de ce saint exercice lui assure infailliblement la victoire dans les tentations. »

Il voulait, comme il l'a marqué dans la règle, que celui qui n'avait pu faire ses exercices avec la communauté, demandât du temps pour les faire en son particulier ; et, pour faire comprendre la justice de cette règle, il disait : « Quand vous n'avez pu prendre vos repas avec vos frères, vous ne manquez pas de manger après, et, quelque pressé que vous soyez vous trouvez toujours du temps pour donner à votre corps la nourriture qui lui est nécessaire ; pourquoi n'en feriez-vous pas autant pour votre âme ? Vous est-elle moins chère que votre corps ? Un frère, quelles que soient ses occupations, peut toujours trouver du temps pour faire ses exercices de piété ; d'ailleurs, rien ne peut le dispenser de ce devoir qui est le plus important et qui doit passer avant tout autre. Je n'ai jamais pu comprendre comment un frère peut laisser

son office, son chapelet ou quelque autre prière, et apporter pour raison qu'il n'a pas eu le temps de vaquer à ces exercices. Si vous ne pouvez pas les faire à genoux ou dans l'oratoire, faites-les en travaillant, en marchant ou en gardant vos enfants. Jamais, quand j'étais vicaire, ni dans mes voyages, le temps ne m'a manqué pour faire mes exercices, et de ma vie, je n'ai entendu dire à aucun prêtre qu'il n'eût pas eu le temps de réciter son office ; cependant cet office est beaucoup plus long que le vôtre, et les occupations d'un ecclésiastique, au moins dans certaines circonstances, sont beaucoup plus nombreuses que celles des frères. »

Il arrivait, en effet, assez souvent que le bon père était occupé toute la journée ; mais alors, il prenait sur les récréations ou sur son sommeil pour dire son office et pour faire ses autres prières. Dans ses voyages, la récitation du bréviaire, du chapelet, quelques lectures spirituelles, et, s'il était seul, le chant de quelques cantiques : voilà ce qui remplissait tout son temps. Il avouait même qu'il aimait les voyages, parce qu'ils lui fournissaient l'occasion de méditer et de prier plus qu'à l'ordinaire.

Les exercices de piété qu'il regardait comme les plus importants et auxquels il tenait le plus, sont la méditation et la sainte messe. Il voulait qu'en voyage même l'on entendît la messe et que l'on fit les communions d'usage, autant que possible. « Pour un frère qui a l'esprit de foi, disait-il, c'est un sacrifice immense de ne pouvoir entendre la sainte messe tous les jours. Celui qui la manque par sa faute, pour s'appliquer à l'étude ou à toute autre chose qui n'est pas d'une nécessité absolue, témoigne qu'il n'a point de zèle pour sa perfection et qu'il n'aime pas Jésus-Christ. La sainte messe, la communion, la visite au saint Sacrement, la divine Eucharistie, en un mot : voilà la source de la grâce, voilà la première et la plus nécessaire de toutes les dévotions, celle qui nous apporte le plus de biens et le plus de consolations. Oh ! que je plains ceux qui ne comprennent pas cette vérité ! »

La méditation lui paraissait si nécessaire, qu'il ne croyait pas qu'un religieux pût persévérer dans sa vocation s'il la négligeait. Voici comment il s'exprimait sur ce point important : « Si la terre, selon l'expression du prophète, est pleine de désolations et de crimes, parce que les hommes ne méditent pas la loi de Dieu, c'est aussi parce qu'il y a peu d'hommes d'oraison dans les communautés, qu'il y a tant d'abus, tant de défauts, et qu'on y trouve si peu de vertus solides. La vocation religieuse est le trésor que notre Seigneur dit être caché dans un champ. Or, c'est par la méditation qu'on découvre ce trésor ; c'est par la méditation qu'on en connaît le prix et l'excellence ; c'est dans la méditation que l'on prend les moyens de le conserver et de le faire fructifier. Celui qui ne médite pas, ne connaîtra jamais la valeur de ce trésor : il n'en fera aucun cas, et, le comptant pour rien, à la première difficulté, à la première tentation qui surviendra, il abandonnera le champ de la religion qui le renferme. La méditation, la prière, la grâce actuelle, la grâce habituelle, la persévérance dans la vocation et le salut éternel sont six choses qui s'enchaînent et qui dépendent les unes des autres. Sans méditation, il n'y a pas de prière ; sans prière, il n'y a pas de grâces actuelles ; sans grâces actuelles, il n'est pas possible de résister aux tentations, de conserver la grâce habituelle, et par là même la vocation ; car le péché mortel, en donnant la mort à l'âme, tue en même temps la vocation, et ruine jusque dans ses fondements la grande affaire du salut. Oh ! que de jeunes gens ont fait la triste expérience de cette vérité ! Mais il arrive tout le contraire à celui qui est fidèle à méditer les vérités éternelles ; la méditation lui donne l'amour et le goût de la prière, parce qu'elle lui en fait voir la nécessité et les avantages ; la prière lui obtient d'abondantes grâces actuelles, au moyen desquelles il résiste aux tentations, évite le péché, se maintient en état de grâce, conserve sa vocation, pratique la vertu, assure sa persévérance dans le bien et opère son salut. A mon avis, être véritablement pieux, ou être un